

## La chambre de Jobson Paradis, à Paris

Mario Béland

Number 131, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86822ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

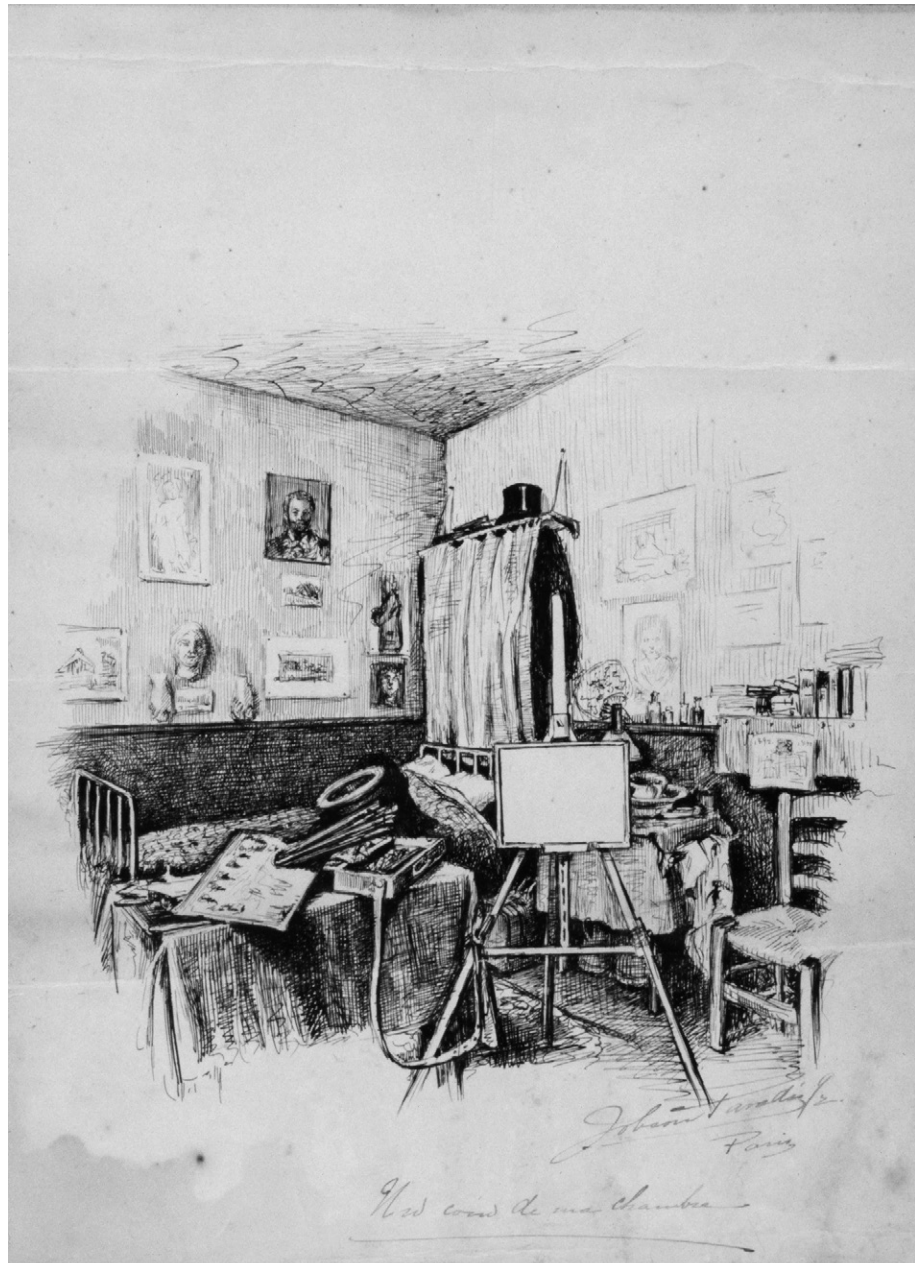
Béland, M. (2017). La chambre de Jobson Paradis, à Paris. *Cap-aux-Diamants*, (131), 48–49.

# LA CHAMBRE DE JOBSON PARADIS, À PARIS

Jobson Paradis étudie d'abord à l'École des arts de l'Université d'Ottawa. En 1889, selon *La Minerve* du 12 juin, il remporte une médaille, « pour le dessin d'après nature, d'après modèle, à main levée, sur tableau noir, pour dessin d'ornementation et dessin d'ombrage ». L'année suivante, il poursuit sa formation à l'Université Notre-Dame de South Bend (Indiana) où il est diplômé maître ès arts.

De 1892 à 1898, Paradis réside à Paris. Tout au long de son séjour, il fréquente activement la communauté canadienne-française établie dans la Ville lumière, tel que le relève le journal *Paris-Canada*. Ainsi, il participe, en 1893, à la fondation de La Boucane, une amicale réunissant les Canadiens français vivant dans la capitale – dont les élèves des beaux-arts –, ainsi qu'à une réunion préliminaire de la Société canadienne de Paris. Il assiste assidûment aux réunions régulières de La Boucane qui se tiennent dans les cafés, brasseries ou restaurants de la ville. Comme ses confrères, il est présent, en outre, aux diverses célébrations de la Saint-Jean-Baptiste ainsi qu'aux banquets offerts par les premiers ministres du Canada, sir John Thompson et sir Wilfrid Laurier, par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sir Joseph-Adolphe Chapleau, ou par le nouvel archevêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Paul Bruchési. Paradis épouse, par ailleurs, une Française, Élixa Perrot qui lui sert de modèle. Durant son séjour, il fera quelques voyages en Bretagne, en Normandie, en Belgique et passera plusieurs mois à Rome.

Dès son arrivée en 1892, plus précisément le 10 juin, Paradis, âgé de 21 ans, est inscrit à l'École nationale supérieure des beaux-arts (ÉNSBA), avec le professeur Jean-Léon Gérôme. Dans un entretien avec M. J. Mount du *Canadian Century*, publié le 25 février 1911, l'artiste



Jobson Paradis (Saint-Jean-sur-Richelieu, 1871 – Guelph, Ont., 1926). *Un coin de ma chambre*, Paris, 1892; signé, daté et titré, en bas, à droite : Jobson Paradis 92. Paris. Encre sur papier, 30,7 x 23,2 cm. Achat en 1978, 1978.264. (Photo MNBAQ).

relate ses premières rencontres avec le célèbre peintre académique et son intégration à l'ÉNSBA. Là, durant quatre ans, outre le dessin d'après modèle, il étudie la perspective, l'anatomie, l'archéologie, l'esthétique, l'histoire

de l'art et la littérature. Comme l'exige aussi sa formation académique, Paradis copie au Louvre divers grands maîtres, soit Murillo, Titien, Rembrandt, de Vinci, Delacroix de même que François Boucher. À notre connaissance, Paradis

n'expose qu'à un seul salon, alors qu'il réside au 6, rue des Trois-Frères (18<sup>e</sup> arr.), soit le Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1895 qui se tient au Champs-de-Mars. Chose révélatrice, il présente neuf dessins et croquis non identifiés (n<sup>os</sup> 1622 et 1623). En effet, l'artiste s'est déjà fait, avec les années, une spécialité et une réputation de dessinateur.

En 1978, le MNBAQ, seule institution avec Bibliothèque et Archives Canada à posséder des œuvres de Paradis, a acheté de la fille de l'artiste un imposant fonds de 207 dessins dont bon nombre sont liés à son séjour parisien. On retrouve dans ce fonds une grande variété de sujets français, notamment des vues raffinées de l'île de la Cité, du Pont-Neuf ou du pont des Arts, du boulevard Saint-Denis, de Versailles ou de Rouen, de scènes de rues, de jardins publics, de marchés ou de cafés dans les quartiers populaires, des croquis rapides, pris sur le vif, de types avec leur physionomie et attitude particulières (ouvriers ou bourgeois, vendeur ou balayeur de rue, clochards assoupis, passants ou flâneurs, etc.), des portraits de son épouse à sa toilette, lisant ou étendue sur un lit, des vues de villages, des maisons de campagne, etc.

Le dessin à l'encre intitulé *Un coin de ma chambre, Paris*, signé et daté de 1892, représente la chambre-atelier de Paradis peu après son arrivée dans la capitale. Malheureusement, aucun document, comme son inscription à l'ÉNSBA ou le *Didot-Bottin*, ne permet de localiser son endroit exact. Avec les tableaux contemporains de François-Xavier-Aldéric Rapin (Paris, 1891) et de Suzor-Coté (Cernay-la-Ville, 1892), il s'agit de l'un des rares témoignages visuels d'une chambre d'artiste québécois en France, à cette époque (voir *Cap-aux-Diamants*, été 2006, p. 48).

La vue nous montre une pièce bondée d'objets hétéroclites. Au fond, un lit avec, à sa tête, une penderie cachée par un rideau et surmontée d'une tablette où est posé un haut-de-forme. Sur le lit, on devine ce qui semble être le cornet d'un tuba dans son étui avec, à côté, sur le plancher, une valise. À l'avant-plan, à gauche, une table recouverte d'une nappe jonchée de matériel d'artiste : une grande palette munie de pinceaux et une mallette de plein air remplie de tubes de peinture; au centre, un rectangle blanc attire le regard : une toile vierge accrochée à un chevalet; à droite, une lampe et un pot placés sur un guéridon, une chaise de paille, un

calendrier de 1892 ainsi que des livres et des flacons rangés sur une tablette. Les murs, comportant un *dado* mouluré, sont tapissés d'œuvres d'art, des dessins surtout (figures, bustes et paysages), mais aussi des plâtres (une tête et deux mains). Le tout, d'une grande finesse, est tracé par une plume à la fois libre, souple et assurée.

Après quatre ans comme professeur d'art à son *alma mater* dans l'Indiana, Paradis est de retour à Montréal, en 1902, et se dit artiste peintre. Il va encore exposer des œuvres, tant à la Royal Canadian Academy of Arts qu'à l'Art Association of Montreal, surtout des dessins notamment liés à son séjour parisien, entre autres des *street types*, en 1906.

Dans un portrait hommage bien senti, Albert Laberge résume dans son ouvrage *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (1938) la production dessinée de Paradis : « Ce n'est certes pas diminuer Paradis que de dire que chez lui, le dessinateur était supérieur au peintre ».

**Mario Béland, msrc**  
**Historien de l'art**

